

Études littéraires africaines

DAHER (Andrea), *L'Oralité perdue : essai d'histoire des pratiques lettrées (Brésil XVI^e-XIX^e siècle)*. Paris : Classiques Garnier, coll. Géographies du monde, 2016, 195 p. – ISBN 978-2-8124-4653-8



Mirella Do Carmo Botaro

Number 43, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1040937ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1040937ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Do Carmo Botaro, M. (2017). Review of [DAHER (Andrea), *L'Oralité perdue : essai d'histoire des pratiques lettrées (Brésil XVI^e-XIX^e siècle)*. Paris : Classiques Garnier, coll. Géographies du monde, 2016, 195 p. – ISBN 978-2-8124-4653-8]. *Études littéraires africaines*, (43), 183–185. <https://doi.org/10.7202/1040937ar>

importante de l'œuvre de Césaire. Le choix de privilégier les premières œuvres du poète pour comprendre son appréhension de la Négritude conduit à ignorer la dimension mouvante de cette idée. Ses écrits théâtraux ne seraient-ils pas l'exemple parfait d'une synthèse du poétique et du politique, à la fois radicalement littéraires et vocaux, lyriques et polémiques ? Néanmoins, le dossier a l'avantage d'imiter la dynamique césairienne de fusion du poétique et du politique, à l'image de l'article de Gary Wilder qui conclut le dossier sur ces mots : « *Why not regard Césaire's "humanism made to the measure of the world" as a starting point for our critical thinking about the contemporary situation and the kind of world we would like to create ?* » (p. 600). Gary Wilder invite alors les chercheurs à se départir de réflexes critiques trop systématiques pour prendre position dans le monde.

■ Orane TOUZET

DAHER (ANDREA), *L'ORALITÉ PERDUE : ESSAI D'HISTOIRE DES PRATIQUES LETTRÉES (BRÉSIL XVI^e-XIX^e SIÈCLE)*. PARIS : CLASSIQUES GARNIER, COLL. GÉOGRAPHIES DU MONDE, 2016, 195 P. – ISBN 978-2-8124-4653-8.

Andrea Daher est professeure à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro et titulaire de la chaire brésilienne de sciences sociales Sergio Buarque de Holanda auprès de la Maison des Sciences de l'Homme depuis 2010. Son ouvrage porte sur l'image de l'Indien et la représentation de sa langue dans les lettres, récits et rapports produits par des missionnaires et des chroniqueurs au Brésil du début de la colonisation jusqu'au XX^e siècle.

Après avoir examiné la disjonction moderne « oralité *versus* écriture » – dont les premières occurrences apparaissent dans les récits coloniaux qui ont forgé une représentation durable de l'oralité indigène –, l'auteure adopte, pour traiter un corpus lusophone et francophone qui s'étend du XVI^e au XVII^e siècle, une approche analytique et historique. On trouve dans le premier chapitre une réflexion sur l'appropriation et la transformation du *tupi* en « langue générale » par les jésuites, grâce à un travail de simplification linguistique à des fins de conversion. La survivance des langues indigènes est ici envisagée à travers le prisme des *topoi* emblématiques de la culture occidentale – tels que le mythe de l'« Indien inconstant » – et à travers l'examen d'une politique d'impérialisme linguistique qui renforce la hiérarchie des langues au détriment des langues indigènes.

L'analyse des textes francophones déployée dans le deuxième chapitre est augmentée d'une dimension comparatiste, mettant en pers-

pective les « sauvages » septentrionaux et les « sauvages » méridionaux. Le « sauvage convertible » des Capucins, le « docile massacré » du huguenot Jean de Léry, ou encore le « noble sauvage » du Canadien Lescarbot convergent vers la construction de l'archétype de l'Indien naïf, lequel est repris par la philosophie des Lumières du XVIII^e siècle qui le place au service de la raison. La richesse de cette approche consiste justement à retrouver dans toutes ces formulations un Indien privé de son essence, dont l'image est réinventée pour intégrer le *topos* occidental du « bon sauvage », renvoyé « dans un lointain et silencieux mythe d'origine » (p. 114).

Le dernier chapitre passe en revue la construction de l'altérité indigène à travers les différents projets politico-culturels mis en place au Brésil du XVI^e au XIX^e siècle. Autrefois outil de conversion, la langue indigène devient un obstacle à la civilisation, pour être ensuite conçue comme un instrument utilisé en faveur de l'imposition définitive du portugais dans le cadre du projet civilisateur de l'Empire brésilien du XVIII^e siècle. À cette mise en exergue des différentes conceptions de l'oralité indigène s'ajoute finalement la figure du Sauvage, issue d'un idéal nationaliste de la littérature romantique brésilienne du milieu du XIX^e siècle.

L'évolution de l'usage politique du *tupi* – d'abord instrument théologique puis instrument de légitimation littéraire – est abordée de nouveau à la fin du chapitre : l'auteur y examine les procédés littéraires qui « nationalisent » le *Tupi* et dépeignent le Sauvage comme partie intégrante de l'identité littéraire brésilienne. On pourrait peut-être regretter ici l'absence de références à un corpus proprement littéraire. Des œuvres représentatives du romantisme brésilien telles que celles de Gonçalves Dias et de José de Alencar sont certes évoquées dans l'essai, mais Andrea Daher s'attarde surtout sur les lettres et manuels littéraires du chroniqueur Ferdinand Denis. L'essai s'achève par un épilogue fourmillant de remarques pertinentes à propos du processus de monumentalisation de l'oralité indigène : on pourrait à ce titre citer la reprise des récits de Jean de Léry par Lévi-Strauss au XX^e siècle, en tant que *topos* du témoignage de la rencontre entre Européens et Indiens.

Ce livre puise dans une vaste documentation issue d'un contexte historico-politique spécifique. Il s'avère d'une grande originalité par son propos et offre un outil précieux pour les chercheurs désireux de découvrir, sous tous leurs aspects, les empreintes de l'oralité indigène à différents moments de l'histoire coloniale et post-coloniale au Brésil. L'approche diachronique déployée dans l'essai apporte un éclairage nouveau à la disjonction entre oralité et écri-

ture, fruit d'une construction historico-sociale, comme le démontre l'historienne. Outre l'abondante bibliographie et le double index (*rerum et nominum*) dont bénéficie cette œuvre complexe, on tirera profit d'une réflexion chronologique rigoureuse qui tente d'inscrire les voix attribuées à l'Indien dans les dispositifs lettrés au fil du temps.

■ Mirella DO CARMO BOTARO

DAN INNA (CHAÏBOU), *YAZI DOGO ET L'ART DU THÉÂTRE POPULAIRE AU NIGER*. PRÉFACE DE JEAN-DOMINIQUE PENEL. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CULTURE AFRICAINE, 2015, 256 P. ISBN 978-2-343-03209-2.

Yazi Dogo est certainement le plus grand dramaturge contemporain du Niger. Pourtant, très peu d'études lui sont consacrées, son théâtre présentant le double désavantage d'être à la fois exclusivement oral et en *haoussa*. Cet ouvrage entend y remédier en contribuant à diffuser et à valoriser l'œuvre de Yazi Dogo. Chaïbou Dan Inna propose ici une monographie importante, fondée sur des retranscriptions et des traductions des pièces de théâtre, réalisées avec le concours de Hawaou Djibo, à partir des archives de l'ORTN (Office de Radiodiffusion et de Télévision du Niger). Malheureusement, ces pièces ne sont pas encore éditées en France. Sur la quarantaine d'œuvres du dramaturge (répertoriées p. 68-69), seule *Sarki ya hana saukar bako* (*Le Roi a interdit d'héberger un étranger*) a été publiée à Niamey, en version bilingue haoussa-français, par Chaïbou Dan Inna (Niamey : Éditions Gashingo, coll. Théâtre humoristique, 2014, 173 p.). Ce travail de mise à disposition des œuvres pour le grand public est fondamental et mériterait d'être continué, non seulement à Niamey mais aussi, espérons-le, à Paris.

L'ouvrage comporte trois parties aux titres sobres, qui ont le mérite d'être explicites : « Le contexte », « Yazi Dogo, l'homme et l'œuvre » et « Médiations ». Parfois didactique et austère, le texte présente néanmoins une histoire passionnante du théâtre au Niger, du début des années 1940, avec la naissance de l'Amicale de Niamey, jusqu'aux années 2000, avec les Récréthéâtrales (notamment p. 42-50). Les semaines de la Jeunesse, les Samaria des années 1970 sous Seyni Kountché, la période d'expansion du théâtre militant, puis l'apparition du théâtre filmé sur les chaînes nationales : autant de jalons méconnus de l'histoire du théâtre populaire nigérien, que l'auteur retrace avec précision. La présentation de la troupe de Yazi Dogo (citons Oumarou Neino, Abdoua Louché et